Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Le réveil de l'esprit national en France (carnet d'un spectateur)
Autor: Mayr, Wieland
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749613

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT NATIONAL EN FRANCE

(CARNET D'UN SPECTATEUR)

Je ne crois pas qu'en France l'opinion publique, cette dominante dans la gamme des idées, se manifeste aussi souvent qu'en Suisse, et avec autant de succès. En Suisse, la médiocre étendue du pays, ses institutions et ses mœurs démocratiques font que les pouvoirs publics sont plus enclins ou plus obligés qu'ailleurs à se laisser conduire par la voix du peuple, qui est, comme chacun sait, la voix de Dieu. Et comme la crainte de Dieu est, pour le politicien, le commencement et même la totalité de la sagesse, les hommes d'Etat suisses répondent plus volontiers à l'appel de cette voix quelquefois tyrannique, parfois salutaire.

En France, pour des raisons contraires, l'élu se sent très distant de l'électeur, et quand il y a des comptes à rendre au peuple-roi, le quart d'heure de Rabelais s'écoule, sans qu'on y prenne garde dans une envolée d'éloquence. Mais si l'opinion publique parle moins souvent, elle parle plus haut, car les sentiments longtemps contenus explosent plus bruyamment.

Les contradictions de l'opinion y sont plus apparentes aussi, de sorte que Jaurès qui, il y a un an, était salué à Bordeaux d'acclamations formidables, ne recueillerait aujourd'hui que des sifflets et des outrages.

On a prétendu, à une époque de luttes religieuses, que la France oscillera toujours entre le cléricalisme et l'anticléricalisme. Cette affirmation reçoit un singulier démenti puisqu'on voit pratiquer actuellement la politique d'apaisement prêchée naguère par M. Briand. Mais on pourrait tout aussi bien affirmer aujourd'hui que la France oscillera sans cesse entre le nationalisme et l'internationalisme. Il est certain que le pacifisme antimilitariste, après avoir connu de beaux jours, est en forte baisse, tandis que le réveil de l'esprit national se manifeste de façon indéniable.

Témoin de cette houle sur la mer changeante de l'opinion, j'ai noté sans passion ces palpitations de l'âme française. Qu'on ne prenne les lignes qui suivent que comme des instantanés de moments fugitifs de l'histoire contemporaine, sans y chercher aucune intention de louange ou de blâme. Cependant, sans vouloir tirer des conclusions ou une morale des évènements, on ne peut s'empêcher de constater la fuite, ou plutôt l'alternance rapide des idées collectives, et combien les foules évoluent vite, plus vite même que les individus, quelque paradoxale que semble cette assertion. Ainsi, pour parler de l'expression la plus criante de l'internationalisme, où est M. Hervé et son fameux fumier dans lequel il plantait le drapeau? Est-il allé rejoindre en exil le roi Pataud qui fut maître de la lumière et des ténèbres de Paris? . . .

Dans quelques années, quand la ferveur patriotique aura été satisfaite et qu'une autre vague l'aura couverte et remplacée, on regardera avec curiosité peut-être ces tableaux de la vie publique à Bordeaux pendant ces derniers mois:

* * *

Place Pey-Berland, devant la Cathédrale; quatre heures de l'après-midi. — Des placards tricolores ont invité les patriotes à venir conspuer à la sortie de son cours, M. Ruyssen, „honte de l'Université".

M. Ruyssen, professeur de droit et pacifiste notoire, est allé donner une conférence en Alsace, sous les auspices d'une société allemande, pour y prêcher l'entente franco-allemande. Il n'a pas craint de répudier toute idée de revanche, c'est-à-dire de reprise par la force des pays annexés en 1871.

Les membres de l'Action française peuvent être contents: la place Pey-Berland est noire de monde, de „patriotes" accourus à leur appel. Il y a plus de spectateurs que d'acteurs, bien sûr. Les rues aboutissantes sont barrées; sur la place, des gendarmes à cheval circulent sans cesse pour empêcher la formation de cortèges. Aimez-vous les agents? on en a mis partout.

M. Ruyssen ne paraît pas en scène: la semaine passée, les patriotes lui ont fait une conduite de Grenoble à la sortie de son cours, et toutes les mesures sont prises pour qu'il puisse rentrer incognito à la maison. Là, il n'y sera pas tranquille du reste, et des fanatiques iront, au nom de la Patrie outragée, déposer des ordures dans sa boîte aux lettres.

Cependant la manifestation ne présente encore aucun caractère d'émeute. Une élégante dame dit à son fils, jeune étudiant qui l'avait invitée en lui promettant un spectacle avec coups et blessures au programme: „Je m'en vais; cela ne se dessine décidément pas aujourd'hui." Délicieuse naïveté d'une mondaine pressée.

Je m'approche de quelques groupes réunis sur le trottoir et où l'on discute; je recueille ces propos: „Permettez . . . Ruyssen a raison . . . Tant que l'Allemagne . . . C'est indigne qu'un professeur français . . . Monsieur, vous n'êtes qu'un gamin! . . ."

Ceux-ci sont des spectateurs et non des manifestants. En général on blâme M. Ruyssen d'avoir mal choisi son moment pour parler d'entente, alors que l'Allemagne renforce ses armements; qu'il n'appartient pas à un Français de prêcher en Alsace le renoncement à l'ancienne patrie et de briser le rêve du retour à la France . . .

Là-bas, au fond de la place, des huées montent, des sifflets éclatent. Des militants socialistes se sont massés pour contre-manifester: „Vive Ruyssen! A bas la calotte! Hou! Hou!" clament-ils en cadence. Les camelots du roi ripostent, tandis que les commerçants, apeurés, ferment en hâte les volets de leurs magasins. Les deux groupes sont là, en présence, montrant une égale ardeur, une même exaltation. Les Idées-Forces vont-elles précipiter ces hommes les uns contre les autres, ces étudiants contre ces ouvriers sur le parvis de la cathédrale?

Au moment où retentit l'Internationale, les nationalistes brandissent un drapeau tricolore qu'ils ont réussi à dissimuler jusqu'ici. Les agents de police, comme une sombre muraille mouvante, se mettent en marche. Autour du porte-drapeau se serrent ses partisans. Un agent veut enlever l'emblème qui peut provoquer l'effusion du sang, mais les jeunes gardes se passent le drapeau de main en main. Je le vois s'incliner comme un fétu qui va être englouti par l'eau, mais bientôt il se redresse victorieusement au-dessus de ces têtes échauffées et de ces mains tendues. La ba-

garre est déchaînée. Les sifflets font rage. D'immenses huées accompagnent le flot des manifestants qui roule.

Entr'acte. — Deux agents emmènent un petit jeune homme de bonne famille. Son vêtement est déchiré, son faux-col pend, lamentable; il est nu-tête. Qu'importe: son visage est rayonnant, car il va être conduit au poste, et demain son nom sera dans tous les journaux. Pour un peu il embrasserait ces braves agents, instruments aveugles de sa gloire future, bien qu'ils l'aient cueilli un peu rudement. C'est ainsi que devaient être les martyrs chrétiens, et leur face illuminée n'avait sans doute pas d'expression plus suave et plus joyeuse.

Un jeune garçon s'écrie: „Il y a longtemps qu'à Bordeaux on n'a pas rigolé autant que cela!" Madame, belle madame, qui tout à l'heure manifestiez votre chagrin de ne rien voir venir, que n'êtes-vous restée? Voici du sang à terre, du sang humain . . .

La manifestation s'éloigne et s'éparpille. Le commissaire de police du quartier soupire de satisfaction. Il ôte son écharpe et la met dans sa poche: qu'on se cogne plus loin, cela ne le regarde plus.

* * *

Le Jardin Public, à dix heures du soir. — Le concert militaire touche à sa fin. On attend avec impatience *Le Rêve passe*, marche chantée. C'est un tableau militaire en trois couplets dont les spectateurs fredonnent le refrain avec les soldats. On applaudit frénétiquement, et le chef de musique est obligé de faire recommencer.

J'ai vu le même enthousiasme accompagner les retraites militaires du samedi, rétablies par M. Millerand. La veille du Quatorze-Juillet ce fut du délire: Filles et garçons précédaient la troupe, bras-dessus bras-dessous. Parmi la nuée indispensable des gamins, des couples à l'air heureux, des enfants portés sur les bras ou sur les épaules de robustes ouvriers. Ces prolétaires paraissent tout aussi „conscients" que ceux enrôlés sous le drapeau rouge. Tout cela ne marche pas, mais court en une poussée joyeuse, comme si la troupe allait à la frontière. Je note ce diagnostic: Fièvre patriotique, 40 degrés; tendance au chauvinisme. Actions de la Société Jaurès et Cie tombées à zéro. La Banque du Pacifisme suspend ses paiements et ferme ses guichets.

Voici la composition d'un programme de concert public donné le quatorze juillet par une musique de régiment: Après l'indispensable *Marseillaise: Marche lorraine, Au Pays lorrain, Carillon lorrain, Fête militaire, Scènes alsaciennes, Chant du départ.*

Ce choix de morceaux n'est point dû au hasard. Il n'étonnera certes pas ceux qui savent que depuis un ou deux ans l'Alsace a ses entrées dans la littérature, le théâtre et le music-hall.

Malgré tout, pas le moindre petit général Boulanger à l'horizon. Une tentative de dictature militaire sombrerait dans le ridicule. Décidément, ce patriotisme est vaillant et sain sans être querelleur.

* * *

Au cercle Gambetta, un publiciste alsacien, M. Hinzelin, donne une conférence sur *L'Ame et l'Esprit de l'Alsace et de la Lorraine.* Le président, après avoir salué la présence des éminents députés et sénateurs

qui . . . que . . . etc., fait allusion au service de trois ans. Applaudissements. Le conférencier viole à son profit la consigne donnée par Gambetta: „N'en parlons jamais, pensons-y toujours!" Il en parle beaucoup, certes, mais y pense-t-il parfois? Il se borne à raconter des anecdotes destinées à montrer le germanisme impuissant et bafoué en Alsace. Les traits pleuvent sur Guillaume II et sur ses fonctionnaires. L'assistance, composée de personnes admises sur invitation, est en joie. En somme, patriotisme de pacotille qui exciterait bien vite une foule à crier: „A Berlin, à Berlin!" Je pense, par contraste, à l'enquête loyale et brillante que vient de publier M. Georges Bourdon, du *Figaro*, après avoir interrogé les hommes marquants de l'Allemagne sur les relations franco-allemandes. Quand on a lu ce livre, il est difficile de croire à la légende de l'Ogre allemand que les caricaturistes nous ont dessiné ne mangeant que de la choucroûte avec des petits Français dedans.

Du reste, en écoutant le peuple, en tramway, dans la rue, il n'est pas rare d'entendre parler de guerre prochaine, inévitable: „Il faudra que cela éclate un jour, et que les comptes se règlent. Puisqu'„ils" le veulent . . ." L'empereur allemand est devenu pour le peuple le symbole du pangermanisme agressif. Les manifestations personnelles de Guillaume II, colportées, dénaturées souvent, ont fait du souverain une sorte de guignol-croquemitaine: „Ah! ce Guillaume, qu'il y vienne donc!" Et j'entendais cette déclaration rassurante d'un charpentier: „Il n'y viendra pas, car si nous f. . . les Prussiens à bas, alors plus de Guillaume!" Lors du jubilé de l'empereur, le journal le plus important de la ville a reproduit un seul article de la presse allemande: celui du *Vorwärts*. On aurait pu traduire avec plus de soin et de complaisance la mentalité allemande en cette mémorable circonstance. Cependant des centaines (de sujets) de „Guillaume", employés de commerce, gagnent en toute sécurité leur vie à Bordeaux, et personne n'aurait l'idée de les molester.

* * *

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque écume sur la vague nationaliste qui passe: L'autre dimanche, Carpentier, le champion de boxe s'exhibe devant plus de 10,000 spectateurs. Le soir, ses amis — lézards qui se chauffent au soleil de sa gloire — le mènent à l'Alhambra. A son entrée, l'orchestre du music-hall interrompt un couplet joyeux et attaque la *Marseillaise.* Les petites femmes de la Revue restent la jambe en l'air, une partie des spectateurs se lèvent pour acclamer ce chef d'Etat nouveau style, tandis que les autres maugréent contre cette déification intempestive.

Dernier symptôme: M. Jean Richepin sera candidat à la Chambre. Le farouche auteur des *Blasphèmes,* mué en conférencier des *Annales,* se sent une irrésistible vocation de représentant du peuple. Il a confié à un rédacteur du *Temps* qu'ayant voué un culte à Napoléon, il sera napoléonien, mais point bonapartiste. Qu'on se le dise, et qu'on se réjouisse de voir M. Richepin, héraut de la renaissance nationale, emboucher la trompette épique restée sans titulaire depuis Victor Hugo!

BORDEAUX WIELAND MAYR

□□□